

art21

Mars/avril 2006

Bang ! Bang ! □ □ Exposition thématique



Vue de l'exposition *Bang ! Bang !* au Musée d'Art et d'Industrie de Saint-Étienne, 2006.
© Photo : Eric Perrin, Musée d'Art et d'Industrie.

1 Au vernissage.

2 Le MIAM, sis à Sète, et dont le président est Hervé di Rosa, constituera pour l'été le second lieu d'accueil du corpus présenté.

3. Domaine qui compte des représentants patentés à Saint-Étienne et à Sète le Musée d'Art Moderne et le CRAC.

4. À tel point, que les trois-quarts de la centaine d'œuvres exposées représentent l'arme nue sans même un quelconque héros pour s'en emparer, sans même un quelconque victime pour en souffrir, toute localisation spatiale ou temporelle étant par là même évacuée. Les enjeux,

Monsieur Kalashnikov s'excuse, il n'a pas pu venir !¹ Qu'on se rassure, sa lettre, lue par la directrice du Musée d'Art et d'Industrie de Saint-Étienne (MAI), ouvre solennellement le livre d'or de l'exposition *Bang ! Bang !* On y apprend que les armes doivent être utilisées à bon escient, et l'on comprend aussi que seuls les documents annexes à l'exposition (essentiellement le catalogue) pourvoient quelques éléments d'analyse sur un sujet pourtant peu anodin : les armes et leur

représentation. Pour annihiler par avance toute velléité spéculative, le concept - ouvert - d'arme a été boudé, l'artiste/commissaire Hervé di Rosa préférant s'intéresser plus spécifiquement aux armes à feu, quitte à devoir se contenter de la mise en scène d'un simple motif.

La plus redoutable des armes ici montrées est l'arme promotionnelle, outil de légitimation artistique. Car l'association ponctuelle du Musée International des Arts Mineurs (MIAM)² et du Musée d'Art et d'Industrie de Saint-Étienne (MAI), si elle se fonde sur un intérêt commun pour les armes à feu, partage aussi une situation d'exclusion du champ de l'art contemporain (ses relais médiatiques et mondains, son rapport au présent). Et pour cause ! Le MAI est un Musée d'histoire mettant en valeur, par ses collections, les industries locales d'antan (armes à feu, rubans et cycles), quant au MIAM, il se situe lui-même délibérément en marge de ce domaine d'élection³.

De fait, il n'était pas vain, pour fabriquer un événement "arty", d'imaginer semblable structure bicéphale : de Paris, on accourt, pour voir de quoi il en retourne. Et l'on comprend bien vite qu'avec *Bang ! Bang !* tout se fonde sur une fascination pour les flingues qui ne saurait tolérer d'autres expressions artistiques que figuratives. En volume ou en images (photographies, peintures), se succèdent - titanie monotone - revolvers et fusils-mitrailleurs, plus fétiches que jamais. Ici, l'art est réduit à une double fonction, communicationnelle et décorative : stylisé, simplifié ou au contraire très ajouré, l'objet est en sucre, puis en pain, en carton, plastique, porcelaine, chocolat, verre, savon... Autant de matériaux, autant d'artistes. Et c'est là, qu'à l'instar de nombreuses expositions collectives (surtout lorsqu'elles sont construites, comme *Bang ! Bang !* autour d'un motif), l'arme se retourne contre les artistes eux-mêmes ! Car rien, dans cette exposition, ne permet d'appréhender le sens que pouvait revêtir, pour chaque artiste, la conception de pareils objets. Sans compter

que ces armes, isolées de tout contexte⁴, représentent souvent mal le corpus des artistes.

En cet agencement ludique, la violence inhérente à l'outil de mort fait place au sucré et à l'esthétisation. Rien n'empêche plus alors les commissaires d'incorporer à ce fatras d'authentiques armes à feu.

Puisque les armes sont dites « belles et très désirables » (désir de pouvoir, désir de tuer) il paraît donc légitime d'exposer côte à côte, sans plus d'explications, une authentique Kalashnikov et un Smith & Wesson en sucre de Susan Graham... La Kalash prend place sur une cimaise dans un coffret de velours rouge sous verre, le tout ceint d'un splendide cadre classique aux moulures dorées. Et l'on se penche au-dessus d'une table-vitrine pour s'esbaudir de la facture maniériste du revolver en sucre...

Pour mieux brouiller les pistes, la scénographie choisit ainsi de présenter ces objets tantôt sur les cimaises, tantôt dans des vitrines, sans parti pris hiérarchique : ici et là se côtoient les œuvres d'art, les armes réelles et, catégorie intermédiaire, les armes "collector", des éditions limitées de vraies armes enjolivées (rendues bijou) par le fabricant ou par un artiste.

Si la déconstruction des frontières entre art et industrie pourrait, dans une visée critique, avoir quelque vertu transgressive, on assiste plutôt ici à l'expression juvénile d'une impertinence très *soft*. En effet, la violence désamorcée et le nivellement généralisé (il nous faudra aussi évoquer à cet égard la fusion œcuménique opérée à partir de formes artistiques pour le moins antagonistes) ne produisent rien d'autre qu'un confus assentiment. Et l'on est alors proche du kitsch tel que défini par Abraham Moles : le kitsch comme négation des énergies singulières, qui annule le débat, la dialectique, pour produire du consensus⁵. Cette même stratégie d'autolégitimation en vient aussi, sous couvert d'un principe non dissimulé (et c'est là son principal mérite) d'amitié, à redonner une visibilité à des formes oubliées. Ainsi en est-il de l'art brut (représenté notamment par les fusils bricolés d'André Robillard), mais aussi et surtout des artistes de l'École de Nice très présents dans l'exposition. Di Rosa n'hésitant pas plus à montrer plusieurs de ses propres œuvres, qu'à révéler au monde une croûte de jeunesse de Claude Viallat titrée *La Guerre*. Au moins, ce corbillard traversant un champ de bataille vient constituer comme une salutaire rupture stylistique au milieu de l'amas d'armes décrit précédemment. Ce qui n'est pas le cas du travail de Philippe Perrin dont les nombreuses armes présentées ne se distinguent des autres que par le gigantisme. Tel n'est malheureusement pas plus le cas de ce qui est montré de la plupart des jeunes artistes américains invités par les commissaires à moitié new-yorkais que sont Hervé di Rosa et Jean-Guy Carrat.

deshumanisés, ne résident plus que dans la facture même des objets.

5. Cf. A. Moles, *Psychologie du kitsch. L'art du bonheur*, Denoël, Paris, 1971. Pensée réactivée par Jean-Yves Jouannais dans sa postface de *Des Nains, des jardins*, Essai sur le kitsch pavillonnaire, Paris, Hazan, 1999, p. 105 : « Le kitsch est un principe de dissolution de l'altérité, en même temps que le moyen de faire savoir et de revendiquer cette dissolution ».



Alain Declercq, *Costumes - holster*, 2006. © Photo : Eric Perrin, Musée d'Art et d'Industrie.

art21

Mars/avril 2006



Vue de l'exposition *Bang ! Bang !* au MAI, 2006. Au premier plan une œuvre de Philippe Perrin, *Gun*, 2002. © Photo : Eric Perrin, Musée d'Art et d'Industrie.

6. Comme sur la plupart des cartels de l'exposition, on n'a, concernant Export, que la mention d'un titre, d'un artiste et d'une date.

7. Il y avait pourtant là une belle occasion de questionner le rôle de l'arme dans la représentation quand on sait, comme nous l'indique l'artiste dans le catalogue de la récente exposition rétrospective du CNP (où elle y avait un sort bien plus digne), que cette image devenue mythique est une reconstitution erronée : lors de sa performance qui n'a pas eu lieu dans un théâtre porno, l'artiste ne portait pas d'arme.

8. Pino Pascali, son auteur, semble bien plus emblématique, au regard de son œuvre du machisme archaïque que de sa transgression féministe ! Une affiche des Guerrilla Girls équipées de flingues-bananes aurait été, ici, bien plus pertinente...

9. Autre facteur de légitimation s'il en est, les noms de Lorand Hegyi et de Paul Ardenne dans le catalogue de l'exposition. Mais la critique qu'ils émettent - absence de problématisation - peut très bien être lue comme s'adressant prioritairement à *Bang ! Bang !*

10. Des armes dorées servant de pieds à sa série de lampes Guns dont le principal intérêt réside dans leurs boîtes de conditionnement qu'on croirait destinées à des armes...

Mais le principe d'amitié (pour les armes et envers certains artistes) ne suffisant pas en soi, il a dû sembler logique et nécessaire d'ajouter à la recette promotionnelle des ingrédients fonctionnant comme autant de cautions.

À ce titre il y a, pour commencer, la dimension documentaire et ludique, dont le double avantage est d'être conforme aussi bien au goût actuel des institutions culturelles légitimes pour les grandes expositions thématiques, qu'au credo plus confidentiel du MIAM. Les jouets d'enfant (armes en plastique) comme les jeux vidéo, ou encore les ouvrages, les couvertures de vinyl et les affiches de film répondent à cette exigence. Mais toujours sans aucune contextualisation, mêlés en vrac à l'ensemble avec la plus grande nonchalance.

Autre faire-valoir incontournable, les œuvres-« icônes » qui mettent en scène l'arme et qu'on ne peut pas ne pas citer, au risque de briser le consensus (car ces œuvres sont souvent violentes ou critiques). Le plus simple est alors d'annuler leur violence intrinsèque ! *Shoot*, performance de Chris Burden où l'artiste se fait tirer dessus, sera mentionnée quelque part, mais non exposée. Deux tirages de la série *Tulsa* de Larry Clark illustreront très bien le principe bien admis selon lequel les armes ne doivent pas être mises dans les mains des enfants. Quant à *Genital Panic*, de Valie Export, son exposition est proprement outrageante ! De la performance de l'artiste qui fit irruption dans un théâtre le pubis dénudé en alpaguant agressivement les hommes tout en revendiquant son être-femme (plutôt que sa féminité) rien n'est dit⁶ ! Et l'on voit sur un petit tirage une scène un peu grotesque dans laquelle une

femme aux cheveux ébouriffés brandit une arme le sexe à l'air⁷ ! Pour achever l'outrage et faire triompher la norme (restituant une violence, mais antinomique à celle d'Export, et assez pleutre, car toujours majoritairement admise), il a été décidé d'associer cette photographie à des emblèmes de la masculinité guerrière (et phallique !) : une photographie de soldat au repos à l'abris d'une mitrailleuse au canon relevé⁸, et, au sol, une authentique mitrailleuse Gatling dont les huit fûts rotatifs ont fait fureur pendant la guerre de Sécession. Dans la même petite pièce qui sert d'antichambre à l'exposition, une vitrine de revolvers, un Viallat et, d'Ange Leccia, *Bang, Bang*, caisse de munitions en bois d'où émane la suave mélodie de la chanson éponyme interprétée par Nancy Sinatra. Pareil *display* donne magistralement le ton d'une manière de voir et de faire pour le moins légère sinon scandaleuse. Mais de quel scandale s'agit-il ?

Malgré son titre un tantinet provoc⁹ et son objet peu consensuel, le dispositif de cette exposition vise à l'assentiment. L'arme est enjolivée, la critique désamorcée, en même temps que nous sont rappelées les précautions d'usage. Les auteurs de l'exposition, recherchant coûte que coûte le consensus sur un objet pourtant éminemment polémique, s'évertuent, comme on le voit, à vouloir rallier à leur cause les instances de légitimation culturelle en même temps que le grand public. Pareille double contrainte ne leur épargne pas quelques tiraillements. Certes, l'Institution elle-même, semble marquée par le consensus, mais elle est plus propice à soutenir les causes et les combats, que les armes. L'art actuel abandonne volontiers à la mode le mauvais goût des treillis. Et l'on sait que la dimension critique des œuvres est - à juste titre ! -, prise dans l'art contemporain. Qu'à cela ne tienne ! *Bang ! Bang !*, en un ultime effort (mais non le moindre) pour accéder au firmament de la reconnaissance, convie parmi les soixante artistes invités, quelques-uns de ces membres du sérail que l'on voit partout. La liste des artistes d'une exposition est une œuvre en soi qui parle pour l'exposition⁹. Il convient d'accrocher le regard du lecteur pressé avec des noms tels que Virginie Barré, Xavier Veilhan, Ange Leccia, Bruno Peinado (ou encore l'emblème national Philippe Starck dans un exercice assez peu probant)¹⁰... Après, les œuvres, finalement importent peu. D'ailleurs, mal choisies, elles importent effectivement peu.

Bang ! Bang ! use d'un ressort systématique qui, pour mieux asseoir une rhétorique de la séduction, habille l'arme d'atours sucrés et décoratifs, loin de toute violence. L'arme à feu y est réenchante en même temps qu'elle est désamorcée.

On aurait aimé y voir des œuvres telles que *O'Black*, l'atelier clandestin de Malachi

Farrell (artiste irlandais habitué à faire œuvrer l'arme de façon très critique), *Untitled (Death by Gun)* de Félix Gonzalez-Torres (portraits de quatre cent soixante personnes tuées par balles durant une semaine en 1989), ou encore le *Pistolet poignée américaine* de l'Atelier Van Lieshout, qui, tout en désesthétisant l'arme au maximum lui restitue pleinement sa fonction d'engin de mort en même temps qu'il en questionne le statut d'œuvre d'art.

Mais l'arme, entendue au sens large, aurait permis une approche bien plus spéculative, ouverte et critique. Il aurait pu simplement s'agir de l'art comme arme plutôt que de l'arme comme art... D'autant que c'est déjà de cela qu'il est question quand un artiste-commissaire orchestre une grande manœuvre de communication au service de ses propres intérêts. Les œuvres et les artistes semblent ici instrumentalisés au profit de visées promotionnelles passant par un enjolivement généralisé s'apparentant plus à une parade qu'à autre chose. Encore le thème de la parade lui-même, traité de front, aurait été bien plus excitant...

Cédric Schönwald

Bang ! Bang !

Trafic d'armes de Saint-Etienne à Sète

au Musée d'art et d'industrie
2, place Louis-Comte,
Saint-Etienne.

Jusqu'au 28 mai 2005.

Tél : 04 77 49 73 00.

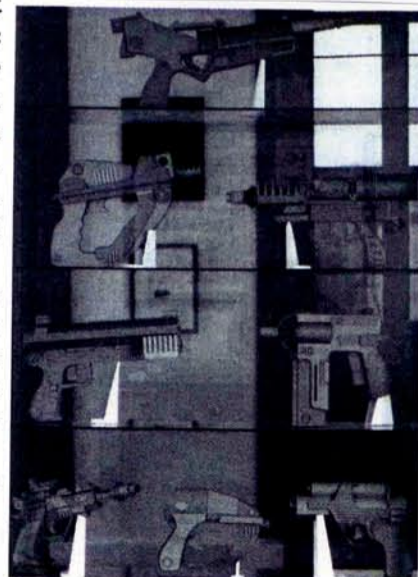
Au MIAM.

Du 29 juin au 28 novembre 2005

23 quai du Maréchal de Lattre
de Tassigny, Sète.

Tél : 04 67 18 64 00.

Commissaires : Hervé di Rosa et
Jean-Guy Carrat.



Vue de l'exposition *Bang ! Bang !* au Musée d'Art et d'Industrie de Saint-Etienne, 2006. © Photo : Eric Perrin, Musée d'Art et d'Industrie.